

PRÉAMBULE

AVANT, PENDANT ET APRÈS LES JEUX

Dire que les Jeux olympiques font partie du patrimoine mondial de l'humanité est tombé dans le langage commun tant il s'agit d'une vérité incontestable. Moralement et physiquement. Si l'on remonte dans l'histoire de l'homme, la première mention de jeux sportifs remonte à Homère, dans le chant XXIII de l'*Illiade* ; il s'agit de jeux organisés par Achille pour honorer son ami Patrocle, tué durant la Guerre de Troie. On est là au VII^e siècle avant Jésus-Christ. D'autres jeux, les Jeux Héréens sont venus jusqu'à nous, depuis le VI^e siècle avant Jésus-Christ. Ils se déroulaient tous les quatre ans à Olympie, en Grèce, étaient réservés aux filles et avaient lieu deux semaines après la fin des Jeux olympiques antiques. Des jeux antiques que l'on retrouve aujourd'hui dans plusieurs récits apocryphes, dont ceux de Hippias d'Élis, et qui nous amènent jusqu'au début de notre ère. Pas plus loin. La suite n'est qu'incertitude et dépourvue de traces de tels rassemblements sportifs. En France, il faut attendre la Révolution pour voir réapparaître l'Olympiade de la République, et encore attendre jusqu'en 1830 pour que le mot « sport » émerge. À l'instar de nombreuses

activités, ce sont les Britanniques qui tentent de codifier un retour à des compétitions proches de celles lues dans l'Antiquité.

Mais c'est un Français, Pierre de Coubertin, qui a pris une longueur d'avance sur tout le monde. D'abord en étant à l'affût d'une tentative de relance venue de Grèce, celle de Evángelos Záppas, riche entrepreneur qui recrée une compétition de « concours olympiques » avec deux éditions, en 1859 et 1870, réservées aux Grecs, nommées Jeux panhelléniques, qui ne reçoivent pas l'accord du comité zappien. Mais leur déroulement tourne à la cacophonie jusqu'en 1888, où seuls 32 athlètes s'inscrivent. Le moment est venu de frapper fort pour Pierre de Coubertin, qui, en plus de cet exemple grec, voit sa première expérimentation datant de 1839 au petit séminaire de Rondeau, près de Grenoble, gagner du galon. Au programme de ces « Promenades olympiques », des concours littéraires, de courses à pied, de jeux de boules et de courses en sac. Chaque classe est représentée par ses couleurs ; les codes des futurs JO y prospèrent, notamment la future devise, *Citius, Altius, Fortius*, inventée par Henri Didon, vainqueur de l'édition 1849.

En 1892, Pierre de Coubertin se lance. À l'université de La Sorbonne, à Paris, il profite des cinq ans de l'Union des Sociétés françaises de sports athlétiques pour se lancer dans un plaidoyer en faveur de la rénovation des jeux antiques, terreau, selon lui, de l'importance future de l'éducation physique dans les écoles françaises. Les graines sont semées, mais il faut encore attendre deux ans avant que leur récolte se fasse. Le 23 juin 1894, au soir du dernier jour du congrès de Paris, l'idée de Coubertin est enfin validée, et prend une ampleur internationale avec la présence des rois Léopold II de Belgique et Constantin I^{er} de Grèce. Le Comité International Olympique né, un

Grec, Dimítrios Vikélas, en prend la présidence. Athènes est désignée ville hôte pour faire renaître les Jeux en 1896.

À l'aube du xx^e siècle, et à l'instar du Tour de France cycliste ou du football qui se structure vers la création de la Coupe du monde, le sport va lui aussi avoir son porte-drapeau, sa lumière quadriennale, son rendez-vous d'ampleur planétaire pour promouvoir toutes les pratiques : les Jeux olympiques. Et aussi rapidement que ses petites sœurs, la compétition olympique devient incontournable. Au rythme de la société, de ses progrès, de ses travers, mais aussi de ses composantes politiques et économiques, les Jeux deviennent en quelques années un enjeu. En quatre éditions seulement, jusqu'à ce qu'éclate le premier conflit mondial, recevoir la quinzaine olympique passe d'une charge à une vitrine sans égale. L'entre-deux-guerres ne fait que renforcer le mouvement olympique, et le Comité International Olympique ne tarde pas, les années 1960 passées, à devenir un empire politico-financier, comme la FIFA pour le football.

Plus que jamais, les médaillés sont des héros nationaux, et le classement des nations une source de supériorité géopolitique. Avant les Jeux, il faut désormais lever des fonds colossaux ; pendant les Jeux, il faut affirmer la puissance de son pays ; après les Jeux, il faut assurer un héritage. Tout cela fait des Jeux olympiques, avec la Coupe du monde de football et le Tour de France cycliste, l'une des trois plus grandes compétitions planétaires, et la plus grande tous sports confondus. Seuls les deux conflits mondiaux les ont stoppés. La crise du Coronavirus n'aura fait que les repousser. Mais à chaque fois, l'olympisme résiste. Au nom du sport. Au nom de l'humanité.

1896

ATHÈNES (GRÈCE).
LA RENAISSANCE

*Du 6 au 13 avril 1896, à Athènes, en Grèce
176 athlètes, 12 pays, 10 disciplines pour 43 épreuves*

Relancés officiellement le 23 juin 1894 après plusieurs années de travail de reconstruction menées par le baron français Pierre de Coubertin, les Jeux olympiques modernes naissent. Ils ne sont que l'issue de plusieurs tentatives, comme les Jeux scandinaves, les Jeux de Zappas ou encore l'Olympiade de la République. Les 43 premières épreuves au programme réservent déjà de sacrées aventures, notamment dans le marathon, dans le tir, où une fratrie fait merveille, ou encore en gymnastique, épreuve grâce à laquelle un gamin de 10 ans fait la une.

PAYÉS AVEC DU COTON
ET DES CÉRÉALES — ÉTÉ 1895

Si Pierre de Coubertin est resté dans l'histoire comme le créateur des Jeux olympiques modernes, le Français



a bien été aidé dans sa tâche par un entrepreneur grec totalement inconnu du grand public. En 1894, lors de son congrès de rétablissement des Jeux à l'université de La Sorbonne, le baron de Coubertin a attribué la renaissance des épreuves à leur pays berceau, la Grèce. Mais en proie à de graves déficits, le pays ne peut surmonter la rénovation du Stade panathénaïque, la création du

Vélodrome de Néon Phaléron, ou encore l'hébergement des délégations. Face à cette crise annoncée et cette faillite assurée, le maire d'Athènes Timoléon Filimon, qui est également président du comité d'organisation des Jeux, se rend en Égypte pour rejoindre un ressortissant grec expatrié depuis des années. Son nom : Georgios Averoff. Né à Metsovo, dans le nord-ouest de la Grèce, Averoff a émigré très tôt pour bâtir un empire dans la vente de coton et de céréales au pied des Pyramides. Attaché à sa terre natale, il y a ensuite fait construire de nombreuses écoles, comme sur sa terre d'accueil, en Égypte. Timoléon Filimon convainc le riche homme d'affaires de l'aider dans sa quête de fonds pour lotir Athènes des infrastructures nécessaires à l'accueil des Jeux olympiques de 1896. Il revient d'Égypte avec la bagatelle d'un million de drachmes de l'époque (soit plus de 6 millions d'euros au XXI^e siècle) pour financer le bâti et l'accueil. Statuifié pour ses largesses à l'entrée de la ville olympique, Georgios Averoff, qui décède en 1899, voit son nom accolé au navire amiral de la flotte grecque mis en service en 1912, cuirassé dont il avait participé au financement.

VIRÉ DE HARVARD, ENTRÉ DANS L'HISTOIRE — 6 AVRIL 1896

C'est par l'épreuve du triple saut que le programme des premiers Jeux olympiques de l'ère moderne commence, ce 6 avril 1896. Après la cérémonie d'ouverture qui s'est déroulée à 15 heures 15 et au milieu des qualifications des courses de sprint, l'épreuve de triple saut prend son envol, et c'est un Américain qui se distingue par un essai mesuré à 13,71 mètres. Son nom : James Connolly. Arrivé à la dernière minute sur le site olympique car il avait confondu calendrier orthodoxe et grégorien, le natif de Brookline, dans le Massachusetts, s'arroge la médaille d'or devant le Français Alexandre Tuffère et le Grec Ioánnis Persákis. Durant toute l'épreuve, les supporters du pays hôte ont tout fait pour empêcher James Connolly d'aller décrocher le titre : le roi des Hellènes Georges I^{er} est même descendu sur la piste pour sommer aux juges de se pencher sur la course d'élan de l'athlète d'outre-Atlantique. Mais ces derniers confirment le podium et la victoire de Connolly, qui déclare immédiatement : « Les Hellènes ont vaincu l'Europe ; moi, j'ai vaincu le monde entier. » Et bien plus que ça même, puisque dans les jours suivants, il est médaillé d'argent en saut en hauteur et de bronze en saut en longueur. Au-delà de devenir officiellement le premier médaillé d'or de l'histoire des Jeux olympiques modernes, il devient surtout l'égérie de... l'université de Harvard, là où il était étudiant avant les Jeux olympiques d'Athènes.



Le doyen du prestigieux établissement invite alors le jeune étudiant à recevoir un maillot, plus haute distinction pour une carrière sportive dans l'Université américaine. Mais au moment de l'obtenir, James Connolly refuse de pénétrer dans l'enceinte de Harvard. La raison ? Au moment de s'engager dans l'aventure olympique, l'institution n'a jamais voulu aménager l'emploi du temps du champion pour lui permettre de s'entraîner. Contraint de quitter Harvard, Connolly a financé son voyage en Grèce grâce à son club de Suffolk, qui organise des ventes de pâtisseries dans son village. Mais le camouflet que reçoit l'université privée basée à Cambridge, près de Boston, n'est pas encore complet. Après sa brillante carrière d'athlète, il devient écrivain, signe 25 romans et plus de 200 nouvelles sur le monde maritime dont il est passionné, devient journaliste, reçoit le prix Pulitzer et se voit nommé *doctor honoris causa*, plus haut titre accordé... par l'université de Harvard.

LE MARATHON EN CHARRETTE — 10 AVRIL 1896

Spyrídon. Voici un prénom qui, associé au patronyme Louis, restera à jamais gravé dans l'histoire de l'olympisme comme étant celui de l'athlète ayant remporté le premier marathon de l'histoire des Jeux modernes, le 10 avril 1896, à Athènes. Mais un autre Spyrídon, nettement plus connu et honoré, a marqué l'histoire des Jeux olympiques. À l'arrivée de ce fameux marathon, si Spyrídon Louís l'emporte devant Kharílaos Vasilákos et Spyrídon Belókas, deux autres Grecs, la fête dans le pays hôte est totale envers les héros. Mais ce premier podium ne tient pas longtemps. Quelques heures après l'arrivée,

c'est un Hongrois, Gyula Kellener, quatrième, qui change le cours de l'histoire et de ce podium exclusivement grec en se voyant classé troisième, au bénéfice de la disqualification de Spyridon Belókas. La raison ? Le jeune garçon de 19 ans avait doublé son adversaire hongrois dans les derniers kilomètres... assis dans une charrette ! Si Spyridon Louís, le vainqueur, est glorifié par tout un pays, les équipiers de l'autre Spyridon le déshonorent en lui arrachant de sa chemise, le bouclier emblématique du pays. Le roi Georges I^{er} de Grèce offre sa propre montre au Hongrois Kellener en guise de dédommagement national.



JEUNESSE TRIOMPHANTE — 9 AVRIL 1896

Quand les Jeux olympiques d'Athènes s'ouvrent le 6 avril 1896, ce sont 12 pays et 179 athlètes identifiés qui ont répondu présents pour jouter dans une des 43 épreuves au programme. Parmi eux, un gymnaste de l'équipe de Grèce va inscrire son nom dans l'histoire du sport mondial. Si les Allemands dominent outrageusement les épreuves de gymnastique disputées dans le cadre prestigieux du Stade panathénaïque, Dimítrios Loundras devient l'égérie de tout le pays hôte. Dans la compétition de barres parallèles par équipe, le jeune Grec exécute un superbe mouvement et permet aux siens d'arracher la troisième place du podium, synonyme de médaille de bronze.

Cent vingt-cinq ans plus tard, Dimítrios Loundras détient toujours le record du plus jeune médaillé de l'histoire, car en ce 9 avril 1896, il est âgé de 10 ans et 217 jours, lui qui était né le 6 septembre 1885.

ILLUSION PARFAITE — 11 AVRIL 1896

Cinq nations et 19 athlètes. Tel est le contingent de petites reines amené à disputer les six premières épreuves olympiques cyclistes de l'histoire moderne entre le 8 et le 13 avril 1896. Dans cette discipline, la France excelle avec deux champions qui s'arrogent la moitié des médailles à eux seuls : trois pour Léon Flameng (une de chaque métal) et trois (toutes en or) pour Paul Masson. La performance de ce dernier ne s'arrête pas à ces trois titres olympiques, car le natif de Mostaganem (Algérie) a réalisé ce triplé le même jour, le samedi 11 avril 1896, au Vélodrome de Néon Phaléron. Membre de la Fédération Vélocipédique Internationale, Paul Masson est célébré en héros, mais porte un lourd secret en lui. À 20 ans tout juste, le vélo ne permet pas à Masson de gagner sa vie ; surtout, le Comité International Olympique impose que tous les participants aux Jeux olympiques soient amateurs. L'appât des premières courses professionnelles et rémunérées a forcément attiré le champion tricolore, qui a trouvé un subterfuge lettré parfait pour se hisser jusqu'aux Jeux d'Athènes. À chaque course professionnelle qu'il disputait, il s'inscrivait sous le nom de Paul Nossam... anagramme qui n'a jamais été débusquée. Il faudra attendre septembre 1896 pour que le lièvre soit levé. Paul redevient Masson et choisit définitivement le professionnalisme.

TOUCHÉS COULÉS ! – 11 AVRIL 1896

À l'occasion de ces premiers Jeux de l'ère moderne, Athènes, la ville organisatrice, a toujours prôné le fait de profiter de ses infrastructures naturelles pour réaliser le maximum d'épreuves. Ainsi, l'épreuve de cyclisme sur route se déroule sur des voies parfois à la limite du carrossable entre la capitale grecque et Marathon, soit 87 km, et la natation a été transportée... en mer. Pas question de nage en piscine, mais de nage en eau libre. Emmenés au large dans un bateau, ce matin du samedi 11 avril 1896, les premiers nageurs olympiques modernes sont déposés à une première bouée et leur parcours est simple : rallier le rivage là où l'arrivée sera jugée. Pas moins de 20 000 spectateurs attendent sur la côte pour apercevoir les nageurs. Pendant 1 200 mètres, ces derniers jouent leur chance, mais les pertes sont énormes dans le contingent de prétendants et les abandons affluent. Le vainqueur, un Hongrois dénommé Alfréd Hajós ne prend même pas le temps d'exulter après dix-huit minutes de traversée et répond sans ménagement au premier journaliste se précipitant vers lui : « Le désir de survivre était plus fort que celui de gagner. » Mais pourquoi donc ces 1 200 mètres en mer Méditerranée ont-ils provoqué autant de dégâts sportifs ? Tout simplement parce que l'eau était à seulement 12 °C pour cette épreuve, température qui a transi la plupart des concurrents. Alfréd Hajós lui, avait été malin puisqu'il s'était enduit tout le corps d'une épaisse couche de graisse qui l'a protégé du froid.



LES FRÈRES LUCKY LUKE — 12 AVRIL 1896

Depuis le 8 avril 1896, les épreuves de tir sont un formidable succès populaire dans ces premiers Jeux olympiques de l'ère moderne, à Athènes. Au centre de tir de Kallithéa, ce sont 39 tireurs qui s'affrontent avec des Grecs ultra-favoris, puisque présents au nombre de 28 ! Mais les locaux, s'ils remportent les médailles à la carabine à longue distance, n'en croient pas leurs yeux au moment de concourir sur les épreuves reines, notamment celle du pistolet d'ordonnance à 25 mètres. Car là, plus question de médailles ni de héros hellènes. Le dimanche 12 avril, c'est le drapeau américain qui flotte dans le ciel de Grèce. La raison ? Deux frères, John et Sumner Paine, dominant outrageusement la compétition et s'emparent des deux premières places. Lancés, les Américains doivent pourtant renoncer à doubler la mise dans l'épreuve de tir au pistolet vitesse à 25 mètres, leurs armes étant décrétées non conformes par les juges. Irrités, les deux frères refusent les armes proposées par les Grecs et déclarent forfait. Et pour cause. Équipés de revolvers Colt, John et Sumner Paine étaient largement supérieurs aux tireurs européens qui, eux, ne bénéficiaient pas encore de la technologie mise en place par la célèbre firme d'arme du Connecticut. Jamais sans mon Colt !

